Oser la folie de l'inconscient

Oser, c'est toujours sauter.
Et sauter, c'est abandonner la terre ferme, fiable et sûre.
Pour l'inconnu, l'insu.

1. Première audace
Oser le doute pour sauter dans la pure pensée
Ou la place de la vérité

Descartes abandonne toutes les connaissances physiques et mathématiques, tout le savoir de la scolastique pour sauter dans son doute hyperbolique. Il a osé et dans son audace, il découvre, il invente son *Cogito*, « je pense », en vieux français « je cuide ». En espagnol *Cuidado* ! Attention ! C'est un pensé ; mais avec lui, toutes les pensées sont mises en doute : il n'y a aucun savoir positif qui échappe à la moulinette destructrice du doute hyperbolique.
Le psychanalyste lui aussi abandonne toutes les connaissances qu'il a pu acquérir pour sauter dans son propre doute hyperbolique : « le psychanalyste doit ignorer ce qu'il sait ». Il invente son « je pense ». Ce lavage de cerveau ne laisse un pensé sans contenu ; tout est radicalement mis en doute.
Avec ce douter, l'être que les pensées pensaient atteindre est dégommé : il n'est pas.
C'est un bouleversement dans notre façon de comprendre la vérité. Elle était conçue comme une adéquation entre la pensée et ce qui est. Avec ce doute hyperbolique, le pensée continue son chemin sans se soucier d'aucune adéquation avec un supposée réalité qui existerait indépendamment de mes pensées. Avec ce doute, la pensée continue : ça pense, mais l'être n'est en rien garanti par la pensée. C'est d'emblée évident : comment un mot pourrait-il être adéquat à une chose, alors qu'ils sont dans des registres complètement différent ? Comme une phrase pourrait-elle être adéquate à un fait, alors que phrase et fait sont des trucs complètement hétéroclites ? « La neige est blanche », ces mots n'appartiennent ni au domaine de la neige, ni à celui de la couleur blanche. La vérité, c'est que ça pense et ce n'est pas, parce que l'être est toujours autre chose.
Cette vérité est bien au principe de ce que l'on attend de l'analysant : qu'il dise ce qu'il pense, les pensées qui le préoccupent et qu'il ne se soucie en rien de les mettre en adéquation avec ce qu'il en est dans le domaine de l'être ou de la réalité concrète. Voilà une vérité complètement désarrimée du savoir objectif.

La sagesse et la prudence imposeraient de rester autant que possible dans une neutralité bienveillante par rapport à cette vérité qui reste en dehors de l'être et par rapport à l'histoire de l'inconscient de l'analysant. Voilà qui permettrait d'avoir une vue aussi objective que possible sur les pensées s'agitant dans l'inconscient, de les ramener dans le champ de la conscience et du savoir indubitable par l'interprétation. Le doute serait ainsi dépassé, il s'agiraitt de revenir dans un savoir assuré et maintenant incontestable.
Du doute hyperbolique au point de certitude, - c'est du Descartes *:* « je pense » à partir du doute et j'en déduis la certitude : « je suis ». Voilà l'être du sujet de la psychologie ; cet être peut être su absolument : c'est la porte ouverte vers le savoir absolu.
L'audace est ici minime : sauter dans le doute très provisoirement, et se retrouver aussi vite que possible bien arrimés à la certitude inébranlable d'un savoir potentiellement absolu.

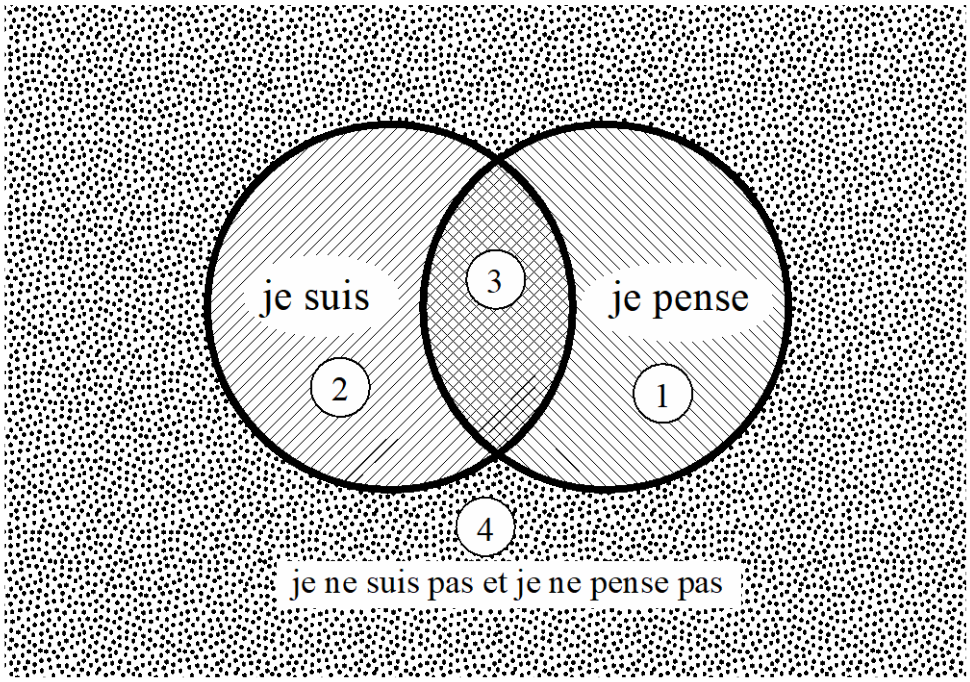
2. Deuxième audace
Oser l'outrecuidance pour sortir du *Cogito* cartésien
Ou le lieu de l'Autre pour la jouissance

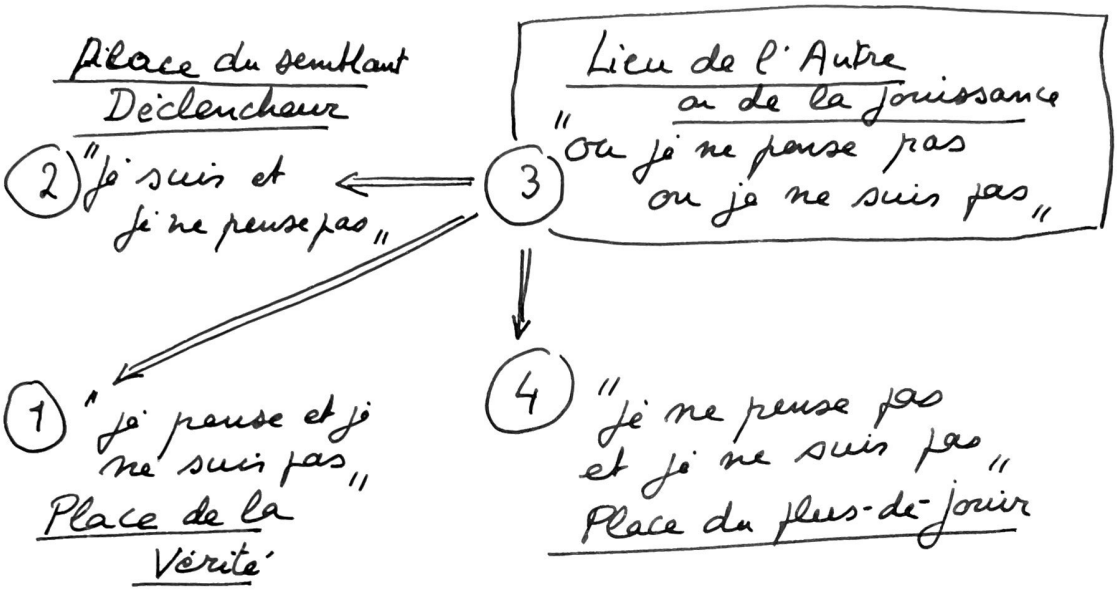
La vérité peut se développer, parce qu'elle est détachée de toute prétention ontologique : elle *n'est pas* adéquation de la pensée avec l'être, elle n'est pas adéquation de l'intelligence et de la chose. Elle est pensée sans atteindre l'être de la chose.
Le psychanalyste le sait bien : ce qu'il pense du patient et ce qu'il pense des mécanismes, des concepts, des graphes en jeu pour sa pratique n'atteignent jamais ni l'être de la personne parlante ni l'être de sa pratique. Quel que soit le prétendu diagnostic, l'être de la personne nous échappe complètement et la théorie n'est au mieux qu'une façon de bien préciser que l'être de notre pratique échappe.
Concrètement, le psychanalyste doit bien savoir qu'il n'y a aucun point commun entre « je pense » et « je suis ». Le *Cogito* cartésien donnait la fausse idée d'un « je pense » comme « je suis » et d'un « je suis » comme « je pense ». Lesdites formations de l'inconscient — rêve, symptômes, lapsus, actes manqués, mots d'esprit — nous rappellent — sous la souffrance, dans le sommeil, à travers la vie pratique et avec humour — qu'il n'en est rien.
Pour commencer une analyse, il faut lâcher l'illusion de la vérité comme adéquation, l'illusion d'un possible collage entre le penser et l'être, l'illusion du *Cogito,* de l'attention, du *cuidado*, de la cuidance qui réconcilierait la pensée et l'être, le « je pense » et le « je suis » dans une superpensée, une super-attention.
Il faut avoir l'audace de sortir du *cogito,* d'aller outre*.* L'outrecuidance de Lacan prend le contre-pied du *Cogito* cartésien. Ça, c'est vraiment *oser,* sauter dans un domaine absolument *autre* que notre façon ordinaire de penser, d'agir, de théoriser et de pratiquer. Ce domaine, c'est le lieu de l'Autre. Du lieu précis du *Cogito*, « je pense, donc je suis », il faut « oser » l'outrecuidance de sauter dans un Autre lieu, dans le lieu de l'Autre : « je ne suis pas comme je pense » et « je ne pense pas comme je suis ». Mieux : « ou je ne pense pas ou je ne suis pas ».
Tous les repères ferraillés, bétonnés, engluant, fusionnant la pensée et l'être s'effondrent. Plus aucune recette pour dire comment faire. Plus aucune technique pour nous guider dans notre façon d'agir. Aucun programme. Toutes les conditions qui déterminaient notre agir

s'effacent y compris la recherche du bonheur et éventuellement du bonheur pour tous. Juste un agir nouveau, inconditionné, situé dans le lieu de l'Autre, dans le lieu où « je pense » et « je suis » ne correspondront jamais.
L'énigme du symptôme, l'énigme du rêve et de toutes les formations de l'inconscient s'avancent de façon inconditionnelle ; ces énigmes de l'inconscient s'imposent inconditionnellement, impérativement et catégoriquement comme la loi morale kantienne, dont c'est d'ailleurs la seule application concrète : « As-tu agi en tenant compte de ce qui s'impose en ce lieu Autre, en tenant compte de l'inconscient ? »
Le lieu de l'Autre, c'est le lieu de la jouissance au cœur de l'inconscient, qui fonctionne toujours déjà selon le principe de jouissance et très accessoirement selon le principe de plaisir.
Ce que nous promettons à celui qui entre en analyse, ce n'est pas de se débarrasser de l'inconscient, ni même de le maîtriser (consciemment), ce n'est pas le plaisir, ni même la réalité (elle n'en a pas besoin) ; c'est essentiellement de sauter et d'être plongé toujours plus radicalement dans ce lieu Autre, dans ce lieu de la Jouissance.

3. Troisième audace
Sauter dans le discours sans parole
Ou la structure des discours

C'est à partir de lieu de l'Autre ou de la jouissance que se pose la même question du « je », introduite à l'envers par le *Cogito* « je pense donc je suis ».
Mais tout à fait autrement :
« Je suis à la place d'où se vocifère que "l'univers est un défaut dans la pureté du Non-Être". Et ceci non pas sans raison, car à se garder, cette place fait languir l'Être lui-même. Elle s'appelle la Jouissance, et c'est elle dont le défaut rendrait vain l'univers ».
Très bien, « je » suis à la place de la jouissance et je ne suis pas à la place où « je pense » et « je suis » collent ensemble. Mais où suis-je plus précisément ? Question topologique. Et répondre à cette question mènera à préciser « *qui* suis-je ? » et plus encore « suis-je ? ». « Je » est-il du côté de l'Être ou du Non-Être ? Et qu'est que « être » ? Qu'est-ce que « suis » ? Question ontologique.
Commençons par la question topologique : « où suis-je dans ce lieu de l'Autre » ? J'insiste : l'Autre est bien un lieu et non un personnage. Quiconque s'intronise comme grand Autre au lieu de l'Autre n'est qu'une canaille, un chien errant en ce lieu qu'il dévaste.
Le lieu de l'Autre « ou je ne suis pas ou je ne pense pas » se divise en trois régions ou trois places : « je pense et je ne suis pas », « je suis et je ne pense pas » et « je ne pense pas et je ne suis pas ».


je suis
je pense
3
2
1
4
je ne suis pas et je ne pense pas


Place du semblant
Déclencheur
Lieu de l'Autre
ou de la jouissance
2
"Je suis et
je ne pense pas"
3
"ou je ne pense pas
ou je ne suis pas"
1
"je pense et je
ne suis pas"
Place de la
Vérité
4
"je ne pense pas
et je ne suis pas"
Place du plus-de-jouir

1) Nous avons déjà rencontré le « je pense et je ne suis pas », avec le doute hyperbolique : dans les savoirs et les pensées mises en doute, sans rattachement à l'être (c'est la caractéristique des associations libres, libres de toute adéquation à une réalité, à un être). Voilà la vérité. Quand nous croyons que notre pensée (notre interprétation) a dévoilé l'*être* de l'inconscient, nous pouvons être sûrs que la vérité nous échappe complètement : la vérité est « penser sans être », pure énigme, « je pense et je ne suis pas ».
2) Le point de départ de la démarche cartésienne aussi bien que de la démarche psychanalytique porte bien sur la question « qui suis-je ? » (et les questions apparentées « qui j'aime ? » et « qui m'aime ? »). Au départ, c'est « je suis » quelque chose avant même de penser, c'est « je suis et je ne pense pas ». C'est le déclencheur qui fait apparaître la première audace provisoire, l'audace du doute hyperbolique et d'une pensée sans être et la deuxième audace, l'audace du lieu du grand Autre et de la jouissance.
« Je suis et je ne pense pas ». La formule pourrait valoir pour beaucoup de choses : une pierre, une maison, un arbre, etc. Mais ces choses ne le disent pas. Avec le dire, le véritable « je suis et je ne pense pas » a la fonction spécifique d'être le déclencheur de tout le processus. C'est un appui absolument réaliste (« je suis ») et non questionné (« je ne pense pas ») : ce n'est qu'un semblant d'être. Il a pourtant la fonction d'agent, de quelqu'un qui fait travailler l'Autre, comme le maître, agent faisant travailler « son » esclave ; l'hystérique, agent faisant travailler « son » partenaire ; le psychanalyste, agent faisant travailler « son » analysant ; l'universitaire, agent faisant travailler « son » étudiant.
Et comme il est un peu naïf (« il ne pense pas »), l'agent semblant (le maître, l'hystérique, le psychanalyste, l'universitaire) escompte bien qu'il va produire quelque chose de réaliste comme lui, un produit positif à vendre au marché des objets, des désirs, des signifiants ou des sujets.
Ainsi, les quatre discours produisent et produisent tant et plus. Mais là, il n'y a aucune audace. Le maître à son affaire capitalise les objets, l'hystérique de service émoustille les désirs, l'universitaire en fonction produit des fonctionnaires et le psychanalyste assis sur son objet a baratine des signifiants. Chaque fois, le discours apparaît comme le discours issu de son déclencheur, on parle du discours *du* maître, du discours *de* l'hystérique, du discours *de* l'universitaire, du discours *de* l'analyste. Le discours est devenu la propriété de ce celui qui le met en route.
Chaque fois, nous sommes revenus à l'endroit du *Cogito*, où tout se règle sans heurt et sans folie. Chacun des discours est bien tenu par son agent. Mais chaque fois, nous sommes à l'envers de ce qu'est un vrai discours fondé au lieu de l'Autre, à l'envers de l'inconscient.

4. La quatrième audace
Le signifiant pris au sérieux

Reprenons à partir de l'inconscient. C'est seulement cette quatrième audace qui concerne essentiellement la folie de l'inconscient et elle se joue à partir du lieu de l'Autre « ou je ne pense pas ou je ne suis pas ».
Dans le dépliage du lieu de l'Autre, nous avons jusqu'à présent tenu compte de deux possibilités : *primo* celle de la vérité, c'est-à-dire d'un « je pense » (à condition de ne pas être)

et *secundo* la possibilité d'un déclencheur, d'un semblant, d'un « je suis » (à condition de ne pas penser). « Je suis » et « je pense » voilà deux choses bien palpables et réalistes avec lesquelles le discours travaille et il semble travailler *pour produire*.

Le produit

À partir du déclencheur bien réaliste (qui est et qui ne pense pas), nous imaginons qu'il doit produire quelque chose de positif et réaliste. Le discours du maître — via le travail de l'Autre (l'esclave) — produit des objets commercialisables ; le discours de l'hystérique — via le travail de l'Autre (le maître) — produit un savoir de contestation qui peut devenir science ; le discours de l'universitaire— via le travail de l'Autre (l'étudiant) – produit des sujets qui pourront fonctionner pour la société, des fonctionnaires ; le discours de l'analyste — via le travail de l'Autre (l'analysant) — produit des signifiants qui pourront s'assembler en une belle étude de cas.
Chaque fois le semblant (maître, hystérique, universitaire ou analyste) s'est pris pour un agent qui maîtrise le fonctionnement du discours. Nous sommes revenus dans la perspective d'un *Cogito* qui gère si bien le discours que celui-ci obtient des résultats positifs : des produits.

* * *

Questionnons la notion de produit et de production des quatre discours à partir du signifiant produit par le discours psychanalytique (et non pas par l'analyste).

L'audace du signifiant

« Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant ».
Je dois questionner « le signifiant » = S1, « représente », « le sujet », « pour un autre signifiant » = S2.

« Le signifiant »
Posons d'abord que *n'importe quoi* peut servir de signifiant, pourvu qu'on puisse l'insérer dans la définition complète du signifiant. Une étiquette, un nom sur une chose n'est donc en rien un signifiant puisque ça ne « représente » en rien le « sujet » et en rien « pour un autre signifiant ». Par contre un *acting out* est manifestement un signifiant : ça représente le sujet pour qu'un autre puisse y entendre un autre signifiant.

« Représente »
Nous devons distinguer deux sens de représenter : *primo,* donner une image, représenter des sons par des lettres, peindre un paysage, interpréter une œuvre (ou même l'inconscient) (c'est la *Vorstellung* freudienne) ; *secundo,* rendre présent ce qui ne l'est pas ou ne l'est plus, faire surgir quelque chose dans la présence à partir de son absence (c'est la *Repräsentanz* freudienne).

« *Le sujet* »
À nouveau, nous devons distinguer deux sens du « sujet » : *primo*, le sujet déjà donné, l'individu avant le processus du langage (et on parle ainsi de l'acquisition du langage par le sujet) : le sujet est la condition du langage ; *secundo,* le sujet comme pur *effet* du langage : le langage est la condition du sujet – (« le langage est la condition de l'inconscient »).

« *Pour un autre signifiant* »
C'est avec lui que se joue toute l'importance du signifiant et l'engagement d'oser la folie de l'inconscient. Il faut distinguer deux façons d'entendre ce S2 et, avec lui, la définition du signifiant. Ces deux conceptions différentes engagent deux pratiques de la psychanalyse radicalement contrastées.

* * *

Première conception du signifiant

« L'autre signifiant » est un deuxième signifiant, semblable au premier et il est défini par ses différences d'avec le premier. Ainsi au niveau sonore, « père » se définit comme différent de « mère », par la différence entre « p » et « m ». Dans le couple imaginé des parents, le père se définit comme n'étant pas la mère et la mère comme n'étant pas le père, etc.
La définition du signifiant s'explique d'abord dans la structure d'une phrase. Prenons la simple phrase : « l'enfant a peur des loups ». « L'enfant » (premier signifiant) représente (donne une première image) du sujet (le petit homme aux loups, Serguei Pankejeff) pour —, dans la visée des « loups » (deuxième signifiant). Voilà l'homme aux loups.
Dans l'histoire de l'homme aux loups maintenant, le premier signifiant (S1) pourrait être la plainte principale qui amène l'homme aux loups chez Freud : « il était séparé du monde par un voile et ce voile ne se déchirait qu'au moment où, lors d'un lavement, le contenu de l'intestin quittait l'intestin »[1]. Voilà qui devait représenter un « sujet », encore inconnu et non advenu, pour un autre signifiant (S2) qui donnerait le fin mot de l'affaire. Nous le connaissons cet autre signifiant, produit en fin de cure sous la pression insistante de Freud : c'est la scène primitive ; à l'âge d'un an et demi, il aurait constaté la « castration » de sa mère lors d'un coït par-derrière. Mais ce n'est pas tout, car cet autre signifiant est supposé donner la signification de l'ensemble de la pathologie et de l'histoire de l'homme aux loups, que l'on pourrait mieux qualifier comme l'homme qui avait vu la castration de la mère à l'âge d'un an et demi. Le grand Autre est ici le lieu de l'Autre *où tout peut s'expliquer et s'interpréter*.
Pour autant que le psychanalyste s'engage dans cette interprétation et explication potentiellement absolue (savoir absolu), il investit lui-même la place du grand Autre et, bon gré mal gré, il se trouve *de facto* grand Autre à la place du grand Autre. Autrement dit, même s'il le cache, il devient la canaille, le chien qui dévaste le *lieu* du grand Autre. Dans ce sens, la psychanalyse est une escroquerie.
Elle se lit dans le discours non pas psychanalytique, mais de l'analyste : l'analyste, objet a en place d'agent ou de déclencheur allume le travail de l'analysant, S barré à la place de l'Autre ou de la jouissance, pour *produire* du signifiant S1, pointer un ou plusieurs signifiants bien concrets qui, par l'interprétation, passeront facilement à un S2, au savoir positif de

[1] Voir "À partir de l'histoire d'une névrose infantile », dans *Œuvres complètes 13*, Paris, PUF, 1988, p. 72.

l'inconscient en position de vérité, qui pense et qui pense l'adéquation de son interprétation avec l'être du sujet en analyse. La vérité est redevenue ici une vérité d'adéquation, qui conforte directement le jeu de l'analyste : il est parvenu à maîtriser le lieu du grand Autre, il est l'Autre de l'Autre (l'Autre personnage à la place de l'Autre lieu).
C'est le signifiant comme produit positif qui permet cette usurpation, cette escroquerie, cette canaillerie.
Voyons maintenant avec la deuxième conception du signifiant comment la psychanalyse peut être toute autre chose en osant la folie de l'inconscient.

Deuxième conception du signifiant

« L'autre signifiant » S2 n'est que la répétition du signifiant S1 : le *même*, mais *autrement*. Comme c'est le cas pour toute répétition : ça répète la même chose, mais autrement. Le signifiant en vient à perdre sa signification : il est barré de son signifié imaginaire. Le mouvement du signifiant va ici dans un sens opposé à celui de la première conception du signifiant. Alors que dans cette première conception, le signifiant se développait en savoir de plus en plus explicité et de plus en plus chargé de signification (imaginaire) au lieu du grand Autre, ici, le signifiant qui se répète perd sa signification et le S2 apparaît comme caractérisé par la non-réponse au lieu de l'Autre. S1 en se répétant est devenu S2 et ce S2 est égal au signifiant de la non-réponse de l'Autre, le signifiant du grand Autre barré.
Ainsi, Lacan dans « Subversion du sujet et dialectique du désir » reprend sa propre définition du signifiant en précisant qu'il n'y en a pas d'autre : « Un signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant ». Cet autre signifiant, c'est S($\mathbb{A}$) et c'est « le signifiant pour quoi tous les autres signifiants représentent le sujet : c'est dire que faute de ce signifiant, tous les autres ne représenteraient rien » et ne seraient donc pas des signifiants au sens de ce qu'avance Lacan. La première conception du signifiant est complètement désavouée.

La deuxième conception du signifiant comme saut dans la folie de l'inconscient

La première conception du signifiant ouvre l'interprétation comme approche d'une certitude, la certitude du sujet bien établi : « le signifiant représente le sujet » veut dire le signifiant donne une image, une formule, une première approche du sujet déjà là. Comme démarche diagnostique, comme démarche cartésienne, on veut trouver la certitude d'un point bien établi à partir duquel on pourra agir en connaissance de cause et sans se tromper. Il n'y a pas de véritable saut ; on colle autant que possible au point de certitude et on ne saute pas.
Avec l'appui de ce point de certitude, il est facile de passer à un autre point de certitude par raisonnement déductif ou par expérience additionnelle. Mais alors l'inconscient n'est plus une folie ; c'est tout au plus la somme de toutes les petites anicroches rencontrées dans le cours normalisé de la vie et des choses ; on le ramène à la raison par une interprétation adéquate. L'inconscient est domestiqué par la raison.
Cette pratique fait la honte du psychanalyste, de chaque psychanalyste, qui est toujours peu ou prou engagé dans cette conception et ses conséquences : « le psychanalyste a honte de son acte », de son acte qui file toujours vers l'interprétation ramenant l'inconscient dans le champ de la raison bien-pensante. La honte est bien l'affect qui remet complètement en

question l'être du honteux : la honte du psychanalyste qui s'y croit et qui s'y pense. Il ferait mieux d'entendre ce que lui souffle l'hystérique : qu'il n'y est pas et qu'il ne pense pas : « je ne pense pas et je ne suis pas ».

*

La deuxième conception du signifiant ne cherche en rien la certitude comme point d'appui stable. Au contraire, le signifiant S1 pour S2 est ce mouvement de S1 vers S2 ; autrement dit, il n'y a pas de S1 fixe que l'on pourrait « pointer » et il n'y a pas de S2 terminal que l'on pourrait « acter ». S1 n'existe comme signifiant que dans sa répétition où il devient autre : le même devient autre en *perdant* ce qui semblait sa propre fonction, celle de signifier, celle d'avoir un signifié, une signification.
Nous sommes toujours en suspens : « ou je ne pense pas ou je ne suis pas » concernant le signifiant lui-même, au lieu de la jouissance. Nous n'avons plus aucun point d'appui, pas de grand Autre qui décide pour nous, pas de règle ou de programme à suivre, pas de guide non plus qui serait trouvé dans le plaisir pour moi-même ou dans le bonheur pour tous. Aucune loi hétéronome pour guider notre agir. Ce serait l'ouverture de notre propre *autonomie* (la loi autonome kantienne) et la porte ouverte à toute création du côté de l'œuvre d'art. Nous aurions ainsi repris la place de Dieu : « Dieu est mort » et nous pourrions le remplacer pour notre propre jouissance exaltée.
La honte du psychanalyste s'impose ici sous une autre forme. Avec la première conception du signifiant, elle s'imposait sur l'analyste interprétant (dans le savoir) ; la honte s'impose ici sur l'analyste créateur (dans le faire). Dans les deux cas, le psychanalyste apparaît comme le machiniste ou le manipulateur de l'inconscient. Mais l'inconscient n'est pas ni une matière à découvrir et interpréter ni un réservoir d'impulsions nouvelles et de création.
Il n'est jamais une donnée et il n'est jamais travaillé. C'est lui qui travaille. Nous savons si peu comment il travaille, comment il nous travaille. C'est lui qui est libre et non un sujet supposé l'avoir maîtrisé.
Nous savons juste qu'il est irréductible à quelque *Cogito* que ce soit : « ou je ne pense pas ou je ne suis pas », dirait-il dans ce lieu de jouissance ou à la place du grand Autre. Mais de le réduire tantôt à un « je pense et je ne suis pas » ou à la place de vérité, tantôt à un « je suis et je ne pense pas » ou à la place d'un semblant ou d'un déclencheur, c'est encore le ramener subrepticement au raisonnable *cogito.* Or la jouissance n'est pas simplement à conserver comme le point de départ de la pensée ou de l'être. Le principe de jouissance, c'est toujours d'*augmenter* la jouissance *encore et encore*. C'est plus de jouissance, plus de jouir.
La place du « plus-de-jouir » se dit à partir de la place de la jouissance (du grand Autre) : « je ne pense pas et je ne suis pas ». « Je ne pense pas » ou l'outrecuidance qui lâche le penser. « Je ne suis pas », l'au-delà de la honte où c'est le non-être qui prévaut (l'être n'est qu'un défaut dans la pureté du non-être), mais sans le remplir par une vérité d'adéquation. Un prévaloir préalable à toute valeur, préalable à la vérité, préalable au psychanalyste.
Oser la folie de l'inconscient, c'est soutenir, envers et contre tout, cette place du « plus-de-jouir » sans jamais la remplir par des produits, des résultats ou des preuves ; car ces produits esquivent l'exigence de toujours plus de jouissance, pour se contenter d'un jouï-sens, jouissance qui s'arrête au sens dans la pensée ou dans l'être.

Et cette place vide du « plus-de-jouir » reste sans garantie aucune que l'inconscient y mettra en jeu sa folie d'invention et de création.

Conclusion

Encore est le séminaire qui parle de la « jouissance ». On s'y précipite pour y trouver la clé de la sexuation du sujet. Ce sont là trois malentendus majeurs, le premier concerne la jouissance, le deuxième la sexuation et le troisième le sujet.

1. La « jouissance » : celle qui est dite sexuelle ne fait que voiler le principe de jouissance.
2. Le mot « sexuation » est absent du séminaire *Encore.* Il n'apparaît qu'un an plus tard (dans une seule séance sur tout le séminaire, le 9 avril 1974[2]) pour expliquer comment « l'*être* sexué (pas le sujet) ne s'autorise que de lui-même… et de quelques autres ».
3. Le « sujet » n'est pas l'individu cherchant à s'identifier sexuellement.

Encore dit la répétition du signifiant, du même signifiant : S1 — S2. Et ce S2 est fondamentalement un non-savoir (« je n'en veux rien savoir »), pas celui du refoulement, mais celui du S de grand A barré (première page du séminaire).

Ce non-savoir implique d'emblée la deuxième conception du signifiant, qui donne toute sa portée à la parole comme accès à l'inconscient. Voilà qui détermine un autre commencement pour une pratique, qui n'est pas analyse d'archives.

Cet autre commencement pour la psychanalyse est fondé sur la révision radicale de ce qu'est l'inconscient, repris à partir de l'être et de la parole, à partir du parlêtre.

D'abord ce que l'inconscient *n'est pas* : « L'inconscient ce n'est pas que l'être pense ».

Ce qu'il est : « L'inconscient c'est que l'être en parlant jouisse ». Et Lacan ajoute encore : « et qu'il n'en veuille rien savoir de plus, rien savoir du tout[3] ». Voilà qui nous permettrait enfin d'oser la folie de l'inconscient.

Christian FIERENS

Résumé

La sagesse et la prudence imposerait de rester autant que possible extérieur à l'histoire de l'inconscient de l'analysant. Voilà qui permettrait d'avoir une vue aussi objective de l'inconscient et d'en prendre conscience. L'analyse serait une histoire de savoir et d'interprétation.

À partir du signifiant comme sa condition même, l'inconscient est définitivement rétif à toute prise de conscience et à tout savoir interprétatif. Car si n'importe quel signifiant « représente le sujet pour un autre signifiant », cet autre signifiant sera toujours le signifiant du grand Autre barré. Le grand Autre, quel qu'il soit, callera toujours et ne donnera jamais la réponse qui permettrait d'asseoir le sujet en tout sagesse et en toute prudence. Désarrimé de toute réponse toute faite, l'inconscient porté par ce n'importe quel signifiant s'ouvre à la folie et à la jouissance de l'invention et de la création.

[2] L'expression "formules quantiques de la sexuation » y est cinq fois présente en deux pages.
[3] "Leçon du 8 mai 1973.